

Coup double

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 24

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205114>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasensteim & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AU CAFÉ VAUDOIS

A M. Em. Fonjallaz.
A M. et M^{me} C. Buffat.

UN petit coin du pays romand en pleine terre confédérée et pourtant si différente par la langue, les caractères et les usages... Sur la vaste place pavée des Cordeliers (Barfüsserplatz), en face de la vieille église dont Bâle a fait avec beaucoup de bonheur son musée historique, la haute maison blanche aux volets verts apparaît de loin au regard. Tout Vaudois qui s'approche et traverse la place au pavage inégal, parmi les groupes au langage étranger et dur, tressaille de surprise en discernant les deux couleurs inoubliables. Il fait un geste « demi à droite », comme disait notre maître de gymnastique, et entre en écartant le large rideau vert qui, dans les mois d'été, masque la porte. Le voici dans le nid.

Le nid ! Il est simple et franc, et de bon accueil. C'est Fonjallaz qui l'a créé. On s'y sent, dès la première heure, chez soi. Aux murailles, des photographies où un Léman, idéalement bleu, baigne les monts de Savoie et fait songer, avec un peu de mélancolie, aux lacs que nous avons laissés, là bas, en terre romande. Le portrait de Ruchonnet pend à côté, avec le vieux cartel doré qui marque en silence l'heure vespérale.

Aux tables de bois dur, carrées et sans prétention, les bons clients abondent. Je sais des soirs où la même troupe des intellectuels romands émigrés au bord du Rhin — professeurs ou journalistes — fait du Café vaudois un Chat Noir au petit pied. Chacun chante la sienne, et tous en rient. Nul n'y met de malice.

Aux tables voisines, la colonie romande s'éparpille au petit bonheur et tous, docteurs, jardiniers et jeunes banquiers très élégants, comme il sied à des gens de cette importance, s'y mêlent fraternellement. Le jovial rôtisseur Marius — il est du Midi — coudoie le jardinier André, qui est venu d'Yverne. A leur droite, le chroniqueur Edgar, Lausannois et homme d'esprit, fait des mots. La Société romande, que guide son énergique président à la barbe fleurie, répète un chœur à quatre voix dont elle régalerait ses amis, dans quinze jours. Et chacun se sent chez soi, à son aise, et sourit au vin d'or scintillant dans les verres. Hôte et hôtesse sont avenants à l'envi. Car le Café vaudois n'est ni café d'une caste ni celui d'un public; il s'ouvre à tous ceux dont le palais aime à déguster un authentique Dézaley bien frais, ou le Neuchâtel plus ferme et plus mordant. Nos confédérés de Bâle, qui s'entendent à goûter un cru sérieux, savent comme nous le chemin du Café vaudois. Comme il est démocratique et bon enfant, il faut qu'il le reste.

Pour un esprit observateur et un tantinet « charrieur », quelle moisson de drôleries, de menus ridicules et de ces glâneries qu'on appelle il y a vingt ans des « documents humains » ! Le Café vaudois a ses originaux. Quand les dits originaux ont avalé leur verre d'Épesses, ils le

sont deux fois. Et alors... La semaine passée, j'en entendais un — voyageur de commerce, je crois bien — soutenir, en invoquant l'Académie française, que le nombre quatre est singulier. Son voisin, un railleur de ma connaissance, lui opposa qu'il est par le monde des gens encore plus singuliers que le nombre quatre. Je vous jure qu'il n'a pas encore saisi... Encore. L'hiver dernier, deux Vaudois authentiques entrèrent, prirent place et demandèrent de la bière. Or, on n'en tient pas ici. Nos deux bons garçons commandèrent alors... deux décis de blanc, qu'ils burent en commun. Et je sais beaucoup de gens qui vont se lamentant de l'incorrigible ivrognerie des Vaudois !

Nous l'aimons, ce Café vaudois, pour tout ce que nous y retrouvons, nous de Vaud, de Fribourg, de Genève ou de Neuchâtel, du pays romand que nous avons laissé et qu'on regrette toujours, en fût-on éloigné de trois heures d'express. On se crée cette douce habitude d'y descendre paisiblement aux samedis de lassitude, aux soirs d'été où les toits aigus des vieilles demeures, aux rives du Rhin, saillent étrangement sur le ciel rouge. On l'aime encore aux soirs de neige et de bise, pour la bonne chaleur et les camarades qui n'y manquent jamais. Aussi, qu'un ami accoure de la ville ou du village natal, vite nous l'y menons, pour qu'il sache qu'il est, au moins, en pleine grande ville germanique, un lieu où le Suisse français retrouve un coin de son ciel.

Mes amis du *Conteur*, s'il vous arrive de débarquer à Bâle, un beau jour, et si le cœur vous en dit, entr'ouvrez la porte, écartez le rideau et entrez.

PAYSAN DU SEYON.

Coup double.

Vous vous promenez dans la rue avec quelqu'un. Devant vous, marche un monsieur coiffé d'un huit-reflets ou d'un superbe melon.

— Gage que je donne un coup de poing sur le chapeau de ce monsieur ! faites-vous à votre compagnon.

— Allons donc !

— Pariez-vous vingt francs ?

— Ça y est.

Vous vous avancez à pas furtifs derrière le monsieur et... pan ! Vous lui enfoncez son chapeau jusqu'aux yeux.

Colère, jurons, et tout ce qui s'ensuit.

Pendant qu'il se débat, furibond, pour émerger de son couvre-chef, vous vous êtes fortement enfoncé le vôtre jusqu'au col. Et vous vous débâtez aussi.

Lorsque le monsieur reparait, cramoisi, et va vous chercher querelle, vous vous écriez :

— Quel peut être le polisson qui s'est permis de nous?...

Le monsieur vous prend pour un compagnon de malheur, gronde, peste avec vous... Et vous vous séparez les meilleurs amis du monde.

Vous retournez alors vers votre compagnon, ahuri, et vous touchez votre louis.

Mais, si vous voulez bien, un conseil : Ce jour-là mettez un vieux chapeau, autrement le gain serait mince.

A MADEMOISELLE N. T.

Vous l'avez dit, Mademoiselle, le *Conteur* n'est pas féministe. A notre époque, c'est un grand tort. Je le sais. Que voulez-vous, on ne peut toujours faire violence à ses opinions.

Mais, de grâce, ne croyez point qu'il y ait dans ces opinions la moindre hostilité à l'égard du sexe charmant auquel vous appartenez et qui est bien l'un des plus précieux, parmi les rares attraits du monde où nous vivons tous. C'est peut-être même parce qu'ils aiment, admirent et respectent beaucoup la femme — j'aurais dit « trop », si l'on pouvait jamais reprocher l'excès en ce domaine — que nombre d'hommes ont tant de peine à se convertir au féminisme, tel que le conçoivent certaines de vos sœurs.

La femme fait aujourd'hui grand tapage pour affirmer une égalité que personne ne lui conteste plus. Elle gouverne le monde par le pouvoir irrésistible de ses charmes et de son cœur ; elle peut, par la seule fertilité de son imagination et sa parole infatigable, bouleverser ciel et terre, faire se battre les montagnes. Est-il, en effet, un seul évènement, important ou non, qui ne révèle l'influence féminine ?

Mais la femme dédaigne, méprise même à présent ces privilèges inappréciables, que l'homme, et pour cause, ne songe nullement à lui disputer. Détentrice du sceptre du monde, elle jalouse l'humble baguette du magister. Ayant atteint le sommet du pouvoir et des honneurs, elle aspire à descendre. C'est excusable, en somme, parce que c'est très... faut-il dire « humain » ou « féminin »?... Tous les deux.

Ce que veut la femme, maintenant, ce sont les titres dont se pare l'homme, à la faveur de diplômes qui, souvent, attestent plus de bonne chance que de savoir. C'est aussi le bulletin de vote, ce petit papier d'un usage si délicat qu'il vous fait parfois commettre bien des bêtises, et cela sans recours. La femme saura-t-elle s'en servir mieux que l'homme ? Peut-être oui ; peut-être non. C'est donc une augmentation éventuelle de risques... Il est vrai qu'en cela c'est le pays qui paie la casse, et le pays a bon dos.

Nous avons donc vu, Mademoiselle, que l'égalité morale de la femme et de l'homme, si l'on peut ainsi dire, est un fait acquis. Il n'est pas aujourd'hui un homme intelligent et juste qui puisse encore soutenir que la femme soit en quoi que ce soit inférieure à l'homme. Mais de cette égalité morale et intellectuelle, s'ensuit-il nécessairement une similitude de fonctions ? On pourrait peut-être le prétendre, si la nature n'en avait autrement décidé. Or la nature a ses raisons, en face desquelles tous nos arguments, toutes nos dissertations ne pèsent pas lourd. Des différences essentielles distinguent la femme de l'homme, et c'est en vertu de ces différences que, tout naturellement, instinctivement, s'est